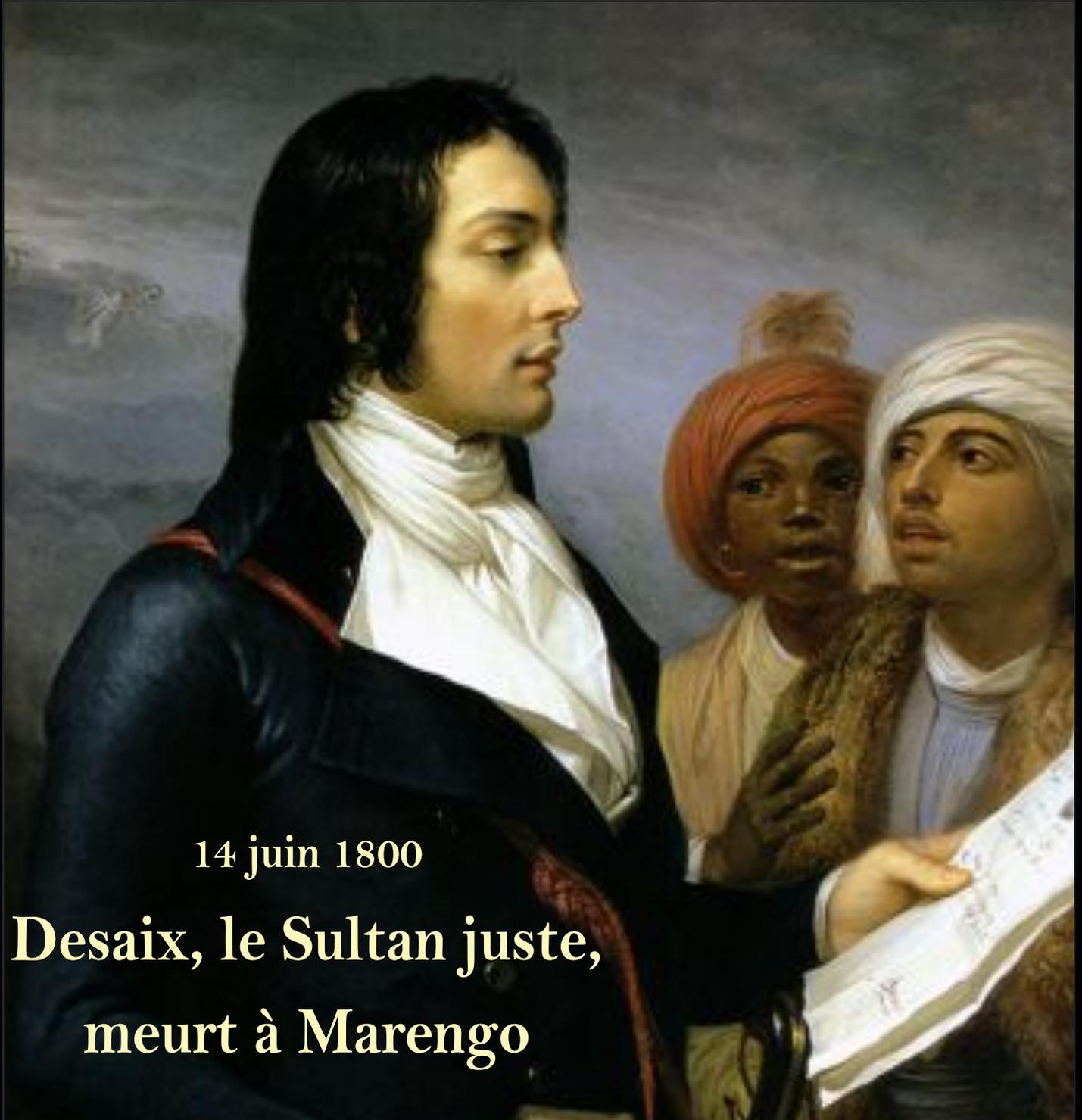




CERCLE NAPOLEONIEN
JACQUES ALIBERT - LOUIS LEPIC
MONTPELLIER



14 juin 1800

**Desaix, le Sultan juste,
meurt à Marengo**

Bulletin n° 11 - Bertrand Leenhardt, Jean-Noël Poiron, Thierry Dionisi, Yannick Cousot & Gérald Mongin
nous sommes un groupe de fidèles de l'Empereur, adhérents au Souvenir Napoléonien
www.tholos.fr/napoleon.html cerclenapoleon@tholos.fr

NOUS SOMMES LE 25 PRAIRIAL AN VIII (14 juin 1800), près du petit village de Marengo, à 70 km au nord de Gênes, à l'est d'Alexandrie dans le Piémont.

Il est 11 heures du matin. Le premier Consul, qui est depuis le 13 au soir à Torre Garofoli, à l'est du champ de bataille, avec la division Monnier et la Garde Consulaire, est inquiet.

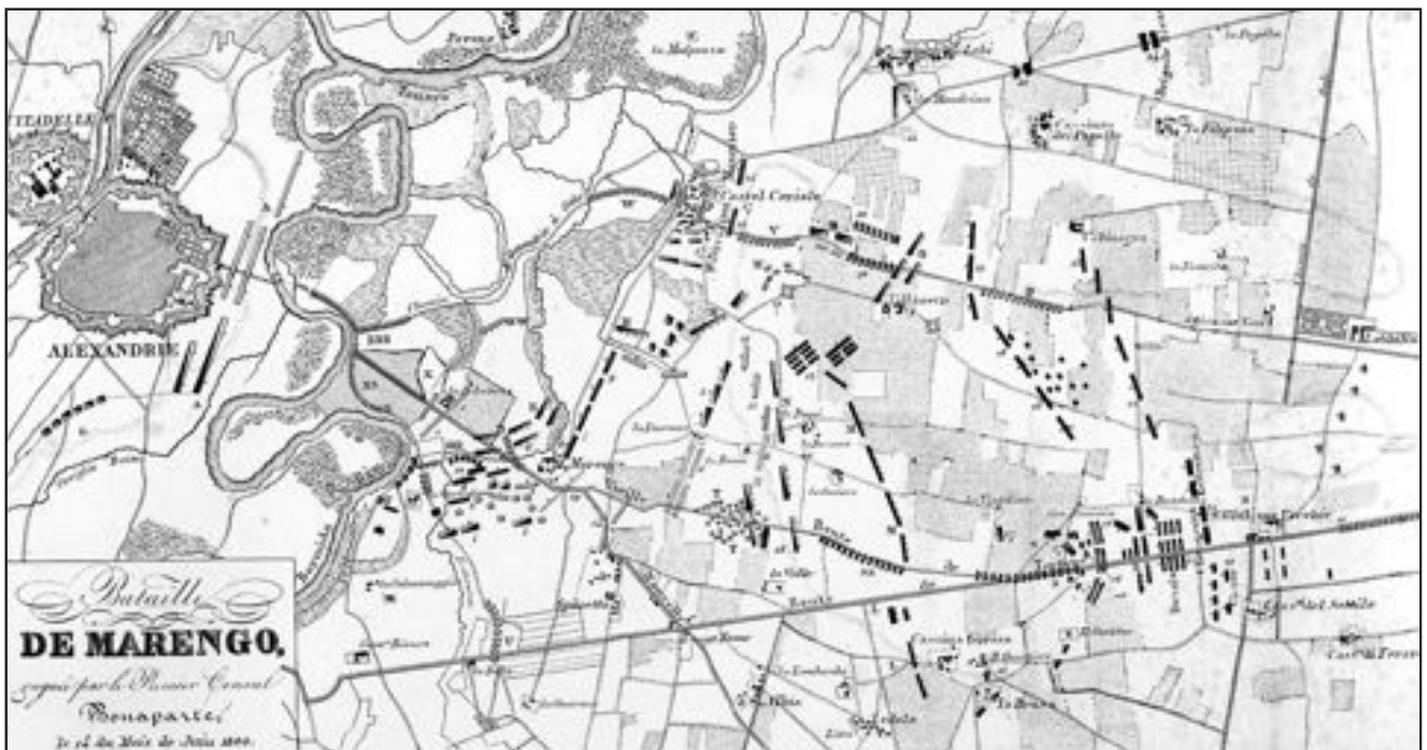
Le jour précédent, devant la faible résistance de Mélas à défendre, à l'est d'Alexandrie, le petit village de Marengo, le témoignage fallacieux d'un espion, et malgré les rapports d'un aide de camp de Murat, Bonaparte est persuadé que l'armée autrichienne va refuser le combat et se dérober.

Pour tenter de la localiser, Il a envoyé les 6000 hommes de Desaix et de Boudet au sud, dans la direction de Novi Ligure, et les 3500 hommes de Lapoyre au nord, vers le Pô. En tout 9500 hommes qui ne sont plus dans ses environs immédiats. Il ne dispose au-

près de lui que 22000 hommes des corps de Monnier, Victor et Lannes avec seulement 15 canons.

Mais c'est tout le contraire qui se passe. Dès les premières heures du jour, les 31000 hommes et les 180 canons des corps de O'Reilly, à gauche, de Mélas, au centre, de loin le plus nombreux, et d'Ott à droite, attaquent violemment les armées françaises, qui sont contraintes à battre en retraite jusque dans le village de Marengo, où ils se retranchent et repoussent toute la matinée les assauts autrichiens.

Bonaparte, accompagné de Monnier et de la garde consulaire, va rejoindre le champs de bataille. Mais auparavant, il prend le temps de rappeler les divisions Boudet et Lapoyre, ainsi que celle de Desaix, qui, près de Rivalta Scrivia à une douzaine de kilomètres, reçoit ce message : «je croyais attaquer l'ennemi, c'est lui qui me prévient, revenez au nom de Dieu si vous le pouvez encore».



En début d'après-midi les Autrichiens tentent un encerclement des armées françaises, et nos soldats, de peur d'être enveloppés par les trois armées autrichiennes, cèdent du terrain, et refluent, mais en bon ordre, galvanisés par la présence de Bonaparte à leurs côtés.

Il est maintenant 15 heures, le front des armées françaises est très étalé, du village de San Giuliano Vecchio, à l'est, à celui de Villanova, au nord, tenu vaillamment par la Garde Consulaire.

Persuadé de sa toute prochaine victoire, le maréchal Mélas abandonne son commandement à son second, Kaïm, et quitte le champ de bataille pour aller annoncer la grande nouvelle à Vienne.

Il est 16 heures 30, Desaix, qui a précédé ses hommes, observe la bataille depuis les hauteurs de Cassina Grossa, au sud. Les hommes de Lannes et de Ott refluent en bon ordre vers San Giuliano Vecchio, mais la division

Victor, qui a été durement touchée, bat en retraite en désordre.

Il rejoint Bonaparte près de San Giuliano Vecchio, et, là, va se choisir la stratégie à appliquer : ou utiliser les troupes fraîches de Desaix et Boudet pour protéger la retraite, ce qui équivaut à admettre la défaite, avec les conséquences militaires et les retombées politiques négatives pour le Premier consul, ou les engager dans le combat, devant des Autrichiens, si sûrs de leur victoire, qui ont beaucoup trop dispersé leurs troupes.

Après avoir questionné Bonaparte sur la situation, Desaix répond : «cette bataille est perdue, mais il n'est que cinq heures. Nous avons encore le temps d'en remporter une autre».

En tête de sa cavalerie, Desaix charge. Son cheval, plus léger, est le plus rapide. Il se retrouve seul à la pointe de l'offensive. Une balle en plein coeur lui ôte la vie. Il n'est en Italie que depuis neuf jours. Il n'a pas trente-deux ans.





LA FIN DE LA BATAILLE ET LA MORT DE DESAIX RACONTÉES PAR SAVARY

Le péril devenait à chaque instant plus imminent. Le premier consul ordonna que l'on cédât le terrain et que, tout en se ralliant, on se rapprochât des réserves qu'il rassemblait entre Gorrofolo et Marengo. Il plaça sa garde derrière ce petit village, mit lui-même pied à terre, et s'établit avec elle sur la droite du grand chemin. Ses cartes étaient déroulées; il était à les étudier quand je le joignis. Il venait d'ordonner au général qui commandait sa gauche de lui envoyer le peu de troupes intactes qui lui restaient. Il préparait déjà le mouvement qui devait décider l'action qu'il n'avait pas prévue, et qui tournait si mal. Battue comme elle était, sa gauche lui devenait inutile, puisqu'il ne pouvait pas la renforcer. Il retirait le peu de bonnes troupes qu'elle avait encore, et les portait au centre.

Dans cet état de choses, il ne pouvait rien apprendre de plus heureux que ce que je venais lui annoncer. Novi, était désormais sans importance. Il était assez visible que les Autrichiens n'y avaient pas marché. Au lieu de consumer le temps à une course inutile, le général Desaix avait fait halte; il pouvait compter ses troupes au nombre de celles qui allaient décider de la journée.

A quelle heure l'avez-vous quitté, me dit le premier consul en tirant sa montre ? A telle heure, lui répondis-je. Eh bien, il doit être près d'ici; allez lui dire de se former là (il me désignait le lieu de la main); qu'il quitte le grand chemin pour laisser passer tous ces blessés, qui ne pourraient que l'embarrasser, et peut-être entraîneraient son monde.

Je partis pour rejoindre le général Desaix, qui, averti par Bruyère du péril que courait l'armée, avait pris à travers champs, et n'était plus qu'à quelques centaines de pas du champ de bataille. Je lui transmis les ordres dont j'étais chargé; il les exécuta, et se rendit auprès du premier consul, qui lui expliqua les choses en étaient venues au point où elles étaient, et ce qu'il allait tenter dès que sa division serait en ligne.

Notre droite avait été assez promptement ralliée; notre centre, renforcé par les troupes tirées de la gauche, était redevenu respectable. A l'extrême gauche de ce centre était la division du général Desaix, marchant en tête des troupes qui allaient entrer en action; quant à la gauche, elle n'existait plus. Ses ordres expédiés, le premier consul fit exécuter à l'armée entière un changement de front sur l'aile gauche de son centre, en portant toute l'aile de droite en avant. Il achevait de tourner par ce mouvement

tout ce qui s'était abandonné à la poursuite des troupes de la gauche qui avaient été rompues. En même temps il portait sa droite loin du pont qui lui avait été si fatal dans la matinée. Il serait difficile de dire pourquoi le général qui commandait à la gauche de l'armée autrichienne, laissa opérer ce mouvement décisif; mais, soit qu'il ne le comprit pas, soit qu'il attendît des ordres, il se borna à envoyer des corps de cavalerie pour intercepter notre retraite, ne regardant pas comme possible que nous fussions occupés d'autre chose que de l'effectuer. Placé de manière à rendre tout au moins douteux le succès de la manoeuvre du premier consul, il ne chercha pas même à l'entraver.

Les Autrichiens avaient employé à marcher le temps que le général Desaix avait mis à s'entretenir avec le premier consul. Leurs progrès avaient été si prompts, que, lorsqu'il rejoignit son corps, il les trouva qui fusillaient déjà sur ses derrières; il leur opposa des tirailleurs, et se hâta de faire ses dispositions. Ses troupes, qui comptaient neuf bataillons, étaient formées sur trois lignes, un peu en arrière du petit village de Marengo, près du grand chemin de Tortone à Alexandrie. Le premier consul avait retiré au général Desaix son artillerie pour la réunir à celle de la garde, et former au centre une batterie foudroyante.

Il était trois heures; on n'entendait plus que quelques coups de fusil; les deux armées manoeuvraient, et se disposaient à faire le dernier effort.

La division du général Desaix occupait le point le plus rapproché de l'ennemi, qui s'avancait en colonnes serrées, profondes, le long de la route d'Alexandrie à Tortone, qu'il laissait à sa gauche.

Il était près de nous joindre; nous n'étions plus séparés que par une vigne que bordait le neuvième régiment d'infanterie légère, et un petit champ de blé dans lequel entraient déjà les Autrichiens. Nous n'étions pas à plus de cent pas les uns des autres; nous discernions réciproquement nos traits. La colonne autrichienne avait fait halte à la vue de la division Desaix, dont la position lui était si inopinément révélée. La direction qu'elle suivait la portait droit sur le centre de notre première ligne. Elle cherchait sans doute à en évaluer la force avant de commencer le feu. La position devenait à chaque instant plus critique. Vous voyez l'état des choses, me dit Desaix; je ne puis différer d'attaquer sans m'exposer à l'être moi-même avec désavantage. Si je tarde, je serai battu, et je ne me soucie pas de l'être. Allez donc au plus vite prévenir le Premier consul de l'embarras que j'éprouve; dites-lui que je ne puis plus attendre, que je n'ai pas de cavalerie⁽¹⁾, qu'il est indispensable qu'il dirige une bonne charge sur le flanc de colonne, pendant que je la heurterai de front.

Je partis au galop, et joignis le Premier consul, qui faisait exécuter aux troupes placées à la droite du village de Marengo, le changement de front qu'il avait prescrit sur toute la ligne. Je lui transmis le message dont j'étais chargé; il m'écouta avec attention, réfléchit un instant, et m'adressant la parole: Vous avez bien vu la colonne? Oui, mon général (c'est le titre qu'on lui donnait alors). Elle a beaucoup de monde? Oui, beaucoup, mon général. Desaix en paraît-il inquiet? Il ne m'a paru inquiet que des suites que pourrait avoir l'hésitation. Il m'a du reste recommandé de vous dire qu'il était inutile de lui envoyer d'autres

⁽¹⁾Il n'avait que deux cents hussards du premier régiment.

ordres que ceux d'attaquer, si ce n'est celui de se mettre en retraite; encore ce mouvement serait-il au moins aussi dangereux que le premier.

S'il en est ainsi, me dit le premier-consul, qu'il attaque; je vais lui en faire porter l'ordre. Pour vous, allez là (il me montrait un point noir dans la plaine), vous y trouverez le général Kellermann, qui commande cette cavalerie que vous voyez; vous lui apprendrez ce que vous venez de me communiquer, et vous lui direz de charger sans compter aussitôt que Desaix démasquera son attaque. Au surplus, restez près de lui; vous lui indiquerez le point par où Desaix doit déboucher; car Kellermann ne sait même pas qu'il soit à l'armée.

J'obéis. Je trouvai le général Kellermann à la tête d'à peu près six cents chevaux, reste de la cavalerie avec laquelle il n'avait cessé de combattre toute la journée: je lui transmis l'ordre du premier consul. J'avais à peine achevé, qu'un feu de mousqueterie, parti de la gauche des maisons de Marengo, se fit entendre: c'était le général Desaix qui ouvrait l'attaque. Il se porta vivement, avec le 9^e léger, sur la tête de la colonne autrichienne: celle-ci riposta avec mollesse; mais nous payâmes chèrement sa défaite, puisque le général fut abattu dès les premiers coups. Il était à cheval derrière le 9^e régiment, une balle lui traversa le cœur; il périt au moment où il décidait la victoire. Kellermann s'était ébranlé dès qu'il avait entendu le feu. Il s'élança sur cette redoutable colonne, la traversa de la gauche à la droite, et la coupa en plusieurs tronçons; assaillie en tête, rompue par ses flancs, elle se dispersa et fut poursuivie, l'épée dans les reins, jusqu'à la Bormida.

Les masses qui suivaient notre gauche n'eurent pas plus tôt aperçu ce désastre qu'elles se mirent en retraite et tentèrent de gagner le pont qu'elles avaient en avant d'Alexandrie; mais les corps des généraux Lannes et Gardanne avaient achevé leur mouvement: elles étaient désormais sans communication; toutes furent obligées de mettre bas les armes.

Perdue jusqu'à midi, la bataille était complètement gagnée à six heures. La colonne autrichienne dispersée, j'avais quitté la cavalerie du général Kellermann, et venais à la rencontre du général Desaix, dont je voyais déboucher les troupes, lorsque le colonel du 9^e léger m'apprit qu'il n'existait plus. Je n'étais pas à cent pas du lieu où je l'avais laissé; j'y courus, et le trouvai par terre, au milieu des morts déjà dépouillés, et dépouillé entièrement lui-même. Malgré l'obscurité je le reconnus à sa volumineuse chevelure, de laquelle on n'avait pas encore ôté le ruban qui la liait.

Je lui étais trop attaché, depuis longtemps, pour le laisser là, où on l'aurait enterré, sans distinction, avec les cadavres qui gisaient à côté de lui.

Je pris à l'équipage d'un cheval, mort à quelques pas de là, un manteau qui était encore à la selle du cheval; j'enveloppai le corps du général Desaix dedans, et un hussard, égaré sur le champ de bataille, vint m'aider à remplir ce triste devoir envers mon général. Il consentit à le charger sur son cheval, et à le conduire par la bride jusqu'à Gorofollo, pendant que j'irais apprendre ce malheur au premier consul, qui m'ordonna de le suivre à Gorofollo, où je lui rendis compte de ce que j'avais fait: il m'approuva, et ordonna de faire porter le corps à Milan pour qu'il y fût embaumé.



LE SOUS-LIEUTENANT LEBRUN SEUL TÉMOIN DE LA MORT DE DESAIX

Devant eux, les grenadiers hongrois de Wallis qui font feu. Le sous-lieutenant Lebrun voit Desaix, touché en pleine poitrine, tomber de son cheval. Une balle l'a frappée en plein coeur.

Lebrun tente alors, sans succès, de lui porter secours. Mais le combat fait rage, et il est obligé d'abandonner son général mort pour continuer la lutte.

En tombant, Desaix aurait t'il parlé ? On lui a prêté plusieurs propos comme : «Cachez ma mort, car elle pourrait ébranler les troupes», ou «Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité», ou encore «Courage, mes

enfants; moi, je meurs pour ma patrie sur le champ de la gloire. Vive la République», ou tout simplement «Mort».

Le général Kellermann, dans ses mémoires, écrit: «ayant consulté les deux chirurgiens chargés de l'embaumement de Desaix, sur la nature de sa blessure, ils me confirmèrent ce que l'inspection du cadavre m'avait déjà révélé, que le général, en tombant, n'avait pu dire un seul mot».

Avec une balle en plein coeur la mort de Desaix a du être instantanée, et toutes ces belles phrases semblent faire partie de sa légende.



BONAPARTE APPREND LA MORT DE DESAIX

Lorsqu'on vint annoncer au Premier Consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot: «Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer !».



Les généraux Boudet, Champeaux et Mainoni sont blessés. Le général en Chef Berthier a eu ses habits criblés de balles. Plusieurs de ses aides-de-camp ont été démontés; mais une perte vivement sentie par l'armée, et qui le sera par toute la République, feroit notre cœur à la joie. Desaix a été frappé d'une balle au commencement de la charge de sa division; il est mort sur le coup. Il n'a eu que le temps de dire au jeune Lebrun, qui était avec lui : *Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.*

Dans le cours de sa vie, le général Desaix a eu quatre chevaux tués sous lui, et reçu trois blessures. Il n'avait rejoint le quartier-général que depuis trois jours; il brûlait de se battre, et avait dit deux ou trois fois la veille, à ses aides-de-camp : *Voilà long-temps que je ne me bats plus en Europe. Les boulets ne nous connaissent plus, il nous arrivera quelque chose.* Lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu, annoncer au premier Consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : *Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer?* Son corps a été transporté en poste à Milan, pour y être embaumé.

Le premier Consul, aux Consuls de la République.

Torre de Carofola, le 27 prairial an 8.

Le lendemain de la bataille de Maringo, citoyens Consuls, le général Mélas a fait demander aux avant-postes qu'il lui fût permis de m'envoyer le général Skal. On a arrêté, dans la journée, la convention dont vous trouverez ci-joint copie. Elle a été signée dans la nuit, par le général Berthier et le général Mélas. J'espère que le peuple français sera content de son armée.

Signé BONAPARTE.

EXTRAIT DU DÉTAIL OFFICIEL DES VICTOIRES REMPORTEES PAR
L'ARMÉE DE RÉSERVE DANS LA JOURNÉE DU 26 PRAIRIAL AN 8



TOMBEAU DU GÉNÉRAL DESAIX À L'HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD

"A tant de vertu et d'héroïsme, je veux décerner un hommage tel qu'aucun homme ne l'aura reçu; le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard"
(Bonaparte)

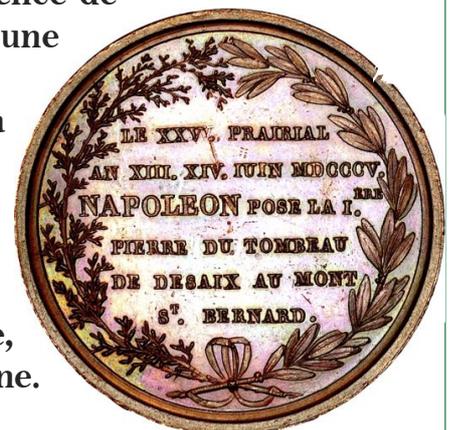
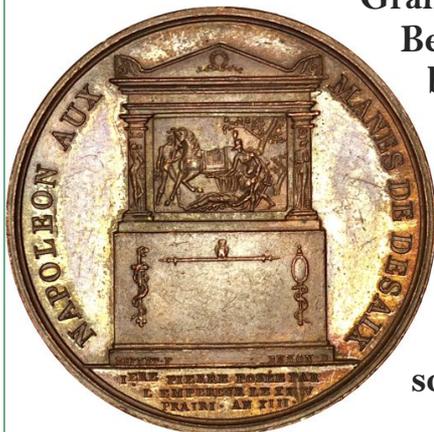
Le général Desaix, tombé à la bataille de Marengo le 14 juin 1800, à l'âge de 31 ans, repose à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Dès son décès, Bonaparte y ordonne l'édification de son tombeau, bien que Desaix n'ait pas traversé les Alpes avec l'armée de réserve.

Le corps du jeune général, demeuré à Milan depuis 1800, est inhumé à l'hospice du Grand-Saint-Bernard en 1805 en présence de

Berthier, qui dépose sur la tombe une branche de laurier, et de Menou.

Un monument commémoratif sera installé en 1806 dans la chapelle puis déplacé en 1829.

Depuis cette date, le général Louis Charles Antoine Desaix repose anonymement dans la chapelle, sous l'autel consacré à sainte Faustine.



DESAIX, RACONTÉ PAR

SAVARY

Ce fut pendant sa convalescence qu'il conçut le projet, d'aller en Italie pour voir le général Bonaparte. Jusqu'alors il ne le connaissait que de renommée, mais il était grand admirateur de sa gloire. D'ailleurs, blessé de l'infériorité dans laquelle le Directoire tenait ceux qui portaient les armes, Desaix appelait de ses vœux secrets un homme de caractère et de génie qui pût remédier au mal. Le vainqueur d'Arcole devait être cet homme; lui seul avait acquis assez d'ascendant pour se déclarer le protecteur de ceux qui s'étaient couverts de gloire aux armées.

La Haute-Egypte se trouva ainsi complètement occupée par nos troupes. Le général Desaix était parvenu à faire régner partout l'ordre à côté de l'administration, et les avantages de ce gouvernement sur celui des beys étaient trop évidents pour ne pas convaincre la population, et avancer la révolution politique qui se faisait presque d'elle-même.

On ne négligeait rien pour la propager, et dans ce but qu'après avoir organisé l'Égypte supérieure, le général Desaix descendit jusqu'à Siout pour y établir la même organisation; et telle était l'équité de ses décisions et l'impartiale rigueur de sa justice, que les Arabes l'avaient surnommé le Sultan Juste

GOURGAUD

Sur le Northumberland, le 18 septembre 1815: Brise. Beau temps. 74° de chaleur. 3° de latitude, 10° de longitude. Sa Majesté me parle de Lannes, de Murat,

de Kléber, de Desaix et assure que ce dernier était le meilleur général qu'Elle eût jamais connu.

Aux Briards, le 7 novembre 1815: Sa Majesté reparle de l'Égypte et classe parmi les bons généraux: Desaix, le premier; Kléber, le second; et, peut-être Lannes, le troisième.

A Longwood, le 25 décembre 1816, l'Empereur lui confie: En Égypte... Desaix seul pensait comme moi

A Longwood, le 27 mars 1817: On ne savait pas faire la guerre, dans ce temps-là! Desaix m'a souvent assuré en Égypte qu'avant d'avoir servi sous moi, il n'avait aucune idée de la guerre.

LAS CASES

L'Empereur dit que sa mort a été la plus grande perte qu'il ait pu faire; leur conformité d'éducation et de principes eussent fait qu'ils se seraient toujours entendus; Desaix se serait contenté du second rang, et fût toujours demeuré dévoué et fidèle. S'il n'eût pas été tué à Marengo, le Premier consul lui eût donné l'armée d'Allemagne, au lieu de la confier à Moreau.

ANTONMARCHI

2 mai 1821. Trois jours avant la mort de Napoléon. Antommarchi, son dernier médecin raconte dans ses mémoires: Deux heures après midi. La fièvre redouble. Délire. L'Empereur ne parle que de la France, de son fils, de ses compagnons d'armes. Steingel, Desaix, Masséna! Ah! La victoire se décide allez, courez, pressez la charge; ils sont à nous.

DESAIX ET KLÉBERT

TOUS DEUX TUÉS

LE 14 JUIN 1800

Bonaparte confie le 22 août 1799 le commandement suprême de l'armée d'Égypte au général Kléber. Celui-ci, avec l'amiral anglais Smith signe la convention d'El Arich (24 janvier 1800) permettant aux Français une évacuation honorable d'Égypte. Mais ce traité sera violé par l'amiral Keith, qui exige la reddition de l'armée française.

La réponse de Kléber est cinglante: On ne répond à une telle insolence que par des victoires; soldats, préparez-vous à combattre. La guerre reprend, Kleber défait les Turcs à Héliopolis, et reprend le contrôle de la Haute-Égypte, mais il est assassiné le 14 juin 1800 par un syrien, Soleyman el-Halaby, d'un coup de poignard en plein cœur.

Napoléon dans ses Mémoires, écrit: Desaix était l'officier le plus distingué de l'armée, actif, éclairé, aimant la gloire pour elle-même. Il était de petite taille, d'un extérieur peu prévenant, mais capable à la fois de combiner une opération et de la conduire dans les détails de l'exécution. Il pouvait commander une armée comme une avant-garde. La nature lui avait assigné un rôle distingué, soit dans la guerre, soit dans l'état civil. Il eut su gouverner une province aussi bien que la conquérir. Il était d'un caractère simple, actif, cultivé, son intelligence de la guerre, son application à ses devoirs, son désintéressement, en faisait un modèle accompli de toutes les vertus guerrières, et tandis que Kléber, indocile, insoumis, ne pouvait supporter aucun commandement, Desaix était

obéissant comme s'il n'avait pas su commander. Sous des dehors sauvages, il cachait une âme vive et très susceptible d'exaltation. Quoique élevé à la sévère école de l'armée du Rhin, il s'était enthousiasmé pour les campagnes d'Italie, et avait voulu voir de ses yeux les champs de bataille de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli. Il parcourait ces champs, théâtre d'une immortelle gloire, lorsqu'il rencontra, sans le chercher, le général en chef de l'armée d'Italie, et se prit pour lui d'un attachement passionné.

À O'Meara, son médecin, à Sainte-Hélène, Napoléon déclare: «Kléber et Desaix furent deux pertes irréparables pour la France».

Dans le Mémorial de Sainte-Hélène, on peut lire: L'Empereur répétait à satiété que l'Égypte devait demeurer à la France et qu'elle y fût infailliblement demeurée si elle eût été défendue par Kléber ou Desaix. C'étaient ses deux grands lieutenants les plus distingués; tous deux d'un grand et rare mérite, quoique d'un caractère et de dispositions bien différents. Kléber était le talent de la nature: celui de Desaix était entièrement celui de l'éducation et du travail. Le génie de Kléber ne jaillissait que par moments, quand il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait aussitôt après au sein de la mollesse et des plaisirs. Le talent de Desaix était de tous les instants; il ne vivait, ne respirait que l'ambition noble et la véritable gloire: c'était un caractère tout à fait antique.

Desaix et Klébert, ces deux grands lieutenants de Bonaparte trouvent la mort le 14 juin 1800. Le même jour, à 2500 kilomètres de distance, une balle ou une lame leur déchire le cœur.

MARENGO
CE 14 JUIN 2017

C'est notre deuxième visite au champ de bataille de Marengo, aujourd'hui en grande partie occupé par une zone industrielle. Le long de la route, une colonne surmontée d'un Aigle. La tour de Garofoli, à l'extrémité Est, est toujours debout. Nous cherchons l'endroit où est tombé, il y a, jour pour jour, exactement 217 ans, le général Desaix. Nous avons retrouvé ses coordonnées GPS sur un site italien : $44^{\circ} 53' 07,46''$ N, $8^{\circ} 44' 19,76''$ E

Au milieu d'une longue ligne droite, un panneau «Agriturismo Vigna Santa». Nous y sommes. Derrière la grande bâtisse, adossé à un arbre, un petit monument, c'est l'endroit où a expiré Desaix.

Au nom du Souvenir Napoléonien, et de notre cercle montpelliérain Jacques Alibert - Louis Lepic, nous déposons une couronne en hommage à ce grand général et aussi à tous ces soldats, de la République Française comme du Saint-Empire, qui ont combattu et perdu la vie le 14 juin 1800 sur ce champ de bataille de Marengo.



Le Souvenir napoléonien
<http://www.souvenirnapoleonien.org>